

Ateliers 415

---

Erwan Tanguy

# Hors de la baleine

*Étape de travail*

*Les expatriés (II)*



*extraits*

---

1 -

Je maudis le voyage qui m'amena jusqu'à la baleine. Le voyage imposé, que je me suis imposé, pour quelles raisons, je les connais, je me les récitais tous les jours à chaque pas. Je martelais ces raisons à chaque pas. Je maudis ce voyage jusqu'à la haine. J'y ai perdu la peau sous les pieds. Jamais je n'ai voulu pourtant l'atteindre. Ce monstre a surgi de nulle part, m'emportant, m'emportant du chemin que je m'étais fixé. Droit devant au plus loin de ce que je quittais au dos. Je ne faisais aucun détour, traversais les marais, les guerres, les mers à la nage, escaladais les montagnes, rien devant ne pouvait m'arrêter. Rien n'était jamais pire que ce que derrière je quittais. Je n'ai pas vu la gueule ouverte, elle a surgi, je n'ai vu que la nuit. J'ai senti le mouvement aquatique m'emporter. D'abord j'ai cru qu'il n'y avait de la place que pour moi, tout mon corps enveloppé par les chairs du monstre. J'ai attendu inquiet que les sucs m'agressent, me dissolvent dans l'oubli de ma fuite. Rien. Il ne se passait rien. J'ai attendu puis mes yeux se sont ouverts. J'étais dans la baleine et il y avait un monde.

2 -

2

La fuite nous obligeait à fuir. N'importe où hors du monde. La nuit quand dans le sommeil je voyais mon pays, la maison de mes parents, ou l'idée que je m'en faisais. Je ne marchais que pour y revenir, ressentir la quiétude d'alors. Celle qui a été rompu et nous a poussé à fuir. Nous aurions pu rester et mentir, tricher sur nos origines ou fonder énergiquement une communauté improbable, non répertoriée dans ce pays, sans haine historique, sans vengeance. Mentir ou fuir, nous avons fuis. Déambulés d'abord, de ville en ville, cherchant cette frontière qui nous sauverait pour un temps. S'il n'est plus possible de sauver son âme, sauvons au moins le corps. Mais à force d'errer, de passer de main en main, de frontière en frontière, d'être hébergés par des profiteurs ou des sympathisants, l'errance devient vite une véritable organisation de la fuite. Nous n'étions plus une famille ayant vécu là après des générations, mais un ensemble de vagabonds fuyant pour survivre. J'ai perdu lentement mon identité, le sentiment d'en avoir une, jusqu'à même oublier le lieu de mon origine. Des amis s'étonnent de me voir aussi sensible aux questions des origines, c'est-à-dire aussi peu intéressé de les connaître, de les défendre. Je n'en vois aucun intérêt, ces questions ne sont pour moi que

des prétextes à se battre, à s'entretuer, à se haïr. Et chacun réclamant être la victime de l'autre. Les victimes, elles fuient, elles n'ont même pas le droit à la parole. Des victimes qui assassinent, qui terrorisent, exigeant des libertés qu'elles ont déjà, je ne comprends pas, que veulent-elles ces victimes, sinon le pouvoir absolu. Je ne crois pas non plus en une mondialisation, écrasant les individus sous une même chape culturelle, et pour ce qui est des langues, je m'en fous aujourd'hui, que nous parlions tous une langue identique ou une différente par région ne nous permettra pas de mieux nous comprendre. Mais comment pourrais-je défendre les semblables de ceux qui m'ont chassé.

3 -

*Le chant de l'exil*

Perte de je suis en tant que je suis là  
Lieu d'exil là  
Rien  
Camps de réfugiés  
Ventre de la baleine  
Chant de l'exil nous écoutons tes larmes telles les nôtres  
Là  
Sans être ensemble  
Ni solidaire  
3 Nous te partageons

Perte de je suis  
Un abandon provisoire de cartes photographies projets  
Pour ne garder que le passé pour pleurer et ne pas regarder devant  
Flou trop flou  
Attendre la sécheresse  
Accepter son propre rôle si minime si intime soit-il

Perte de je suis  
Face à mon ennemi  
Chacun nous nous taisons certain de l'exil incertain de ne pas y avoir été  
pour rien

S'échanger regards petites histoires nostalgies familiales descriptions de paysages de villes blagues même celles contre celles méprisantes rires et repas couvertures et sommeil

L'ennemi absent comme je suis hors de la baleine est hors d'atteinte

Que des corps principe des corps en transparence ne laissent rien paraître

Toute transgression est expulsion

Il n'y a pas de représentation pour

Juste le cortège

Perte de je suis dans le cortège qui vient

Celui d'un lâche ou d'un malheureux d'un traître ou d'un juste

Tous là dans la marche funèbre

Pas lent rythme les pensées qui s'enchaînent dans le silence

J'ai toujours envie de dire je suis

Perte de je suis quand la voix s'enraye

La gorge n'admet plus que le silence et le corps la danse

Sentir son corps délivré de la crainte de disparaître

L'intemporalité du lieu là est une éternité trompeuse

Qui laisse bien des traces en moi

Sur les visages je le vois

---

4

Nous mourrons sans le savoir condamnés par les souvenirs qui nous assaillent

4 -

Je marche à travers les restes d'un palais noble où se perdent en écho les voix des spectacles qui s'y déroulaient à la grande époque des expatriés dont je fus un parmi tant unique rescapé sans oubli Rien à changer sinon l'abandon qui par les objets laissés sans mouvement témoignent d'une agitation morte avec le dernier départ la dernière sortie As-t-il déclamé seul son droit de repartir rejoindre ceux dont il ne se souvient plus mais qu'une nostalgie nécessite !

Nous sommes tous des Jonas n'entendant que ce que nous voulons entendre Révoltés par nos petites misères Se trompant de directions toujours à l'opposé de nos responsabilités

5 -

échoué sur la plage déserte portant encore le dernier souffle la baleine ne portera plus en son ventre nos fuites éperdues ni nos aspirations à partir - elle ne nous videra plus aussi de nos mémoires sélectives La nostalgie est à combattre pour préserver les souvenirs Ce palais de l'oubli où je me suis perdu m'a pourtant sauvé d'un combat acharné je me suis vaincu pour garder mes véritables intentions : je ne veux pas partir pour le passé car c'est lui qui me pousse ici ; je ne veux pas partir pour le passé c'est demain que je veux construire ! Le chant de la baleine : le phare des expatriés Et son ventre notre apatrie oubliée Les morts en avaient même oublié de vivre

6 -

Elle. Je peux te dire tu encore. Depuis le temps, tout ça, l'amour que nous portions était embryonnaire, fragile. Est-ce pour cela ? Trop fragile pour résister à la croissance, à l'adolescence, aux rires moqueurs des adultes. Je sais ce qu'ils disent. Ou pensent. "Trop jeune", pour être sérieux, "trop jeune", pour être durable, "trop jeune mais tellement touchant", je crois qu'ils disent **sans** une certaine nostalgie "ils sont mignons". Alors qu'ils commencent à surveiller, au moment de la puberté, tout dérapage qui pourrait nuire, mettre en danger notre fragile jeunesse. Et puis ma faiblesse. Je la connais par cœur celle-là. Le regard des autres. De ceux du même âge. En quoi notre possible amour pouvait les déranger. Je ne sais pas, ou plus. Tout est encore un jeu, je n'y devinais pas encore la guerre sournoise. Je t'ai pleuré sans larme par fierté. Se croire fort, au-dessus des fragilités - mieux désirer ne pas être le jeune garçon si gentil, si romantique, dans ce sens désormais détourné par près d'un siècle - au-dessus alors que j'étais dans tes yeux. Qu'importe aujourd'hui la couleur de tes yeux, de tes cheveux, je ne te connais ni te reconnais d'aujourd'hui. Tu es l'échec que je ne cesse de ronger. Par ma faute, est-ce cela qui me ronge ? Ma faute. Je dis ma faute les circonstances de notre séparation, je les ai oubliées, emportées avec mon adolescence. Qui se souvient précisément de sa petite enfance, mes souvenirs ne s'organisaient pas encore, ou pas consciemment comme je le fais maintenant. Car je ne veux plus rien oublier. C'est une réorganisation partielle, je sais. Mais tu es revenue. Elle. Je l'a tutoie. Je peux. Dis le moi si je le peux. Tu ne me réponds pas, cela fait trop longtemps, et je

suis le seul à en souffrir. Peut-être est-ce cela qui explique ton retour du lointain de mes souvenirs d'avant. Je suis le seul à en souffrir. Je voudrais aujourd'hui te voir, te parler, te dire tout ce que je n'avais pas su dire, tout ce que je ne savais pas et qui m'a tant fait souffrir pudiquement, qui t'a tant fait souffrir publiquement. Cette violence. Elle m'a réveillé d'un coup, une nuit. Une nuit sans rêve dont on se souvient. Un bruit peut-être, un pleur chez les voisins. Je me suis réveillé sans sursaut. J'ai dû un peu grogné contre ce bruit inopportun. Il y a eu un temps. Comme ils écrivent dans les didascalies de théâtre "*un temps*" ou même "*temps*" simplement. Et le parallèle s'est produit entre les larmes, les pleurs derrière les cloisons et toi dans ce lointain, tes pleurs dans la cour de l'école où nous étions. Tes pleurs, d'un seul coup le frisson de cette violence m'a saisie à nouveau. Il avait toujours été là, mais indistinct, passé par le temps, terni, affaibli, non, toujours violent mais écrasé par d'autres frissons, plus violents, que ma sorte d'amnésie n'avait pas permis d'oublier. Tout ce qui a pu s'accumuler depuis mon retour. Jusqu'à même ne plus se souvenir qu'il y eut un retour. C'était tellement extraordinaire et douloureux. Impossible. Comment, sans même vouloir partager ce souvenir, se raconter à soi cette histoire. On ne peut pas avoir été pendant je sais plus combien dans le ventre d'une baleine. C'est un conte, une parabole pour dire autre chose, un prétexte à développer une narration. A ne plus y croire moi-même j'ai fini par tout oublier. Toi, mon enfance, la tragédie de mon départ, la fuite évidente de pays en pays - "A quoi bon !" m'a dit la mort sous mon visage d'enfant - l'expatriation accroché aux bras ou aux valises de mes parents, la séparation d'avec eux dans des circonstances troubles, les frontières, la solitude, l'égarement, puis cette baleine, puis Jonas. Non je ne suis pas Jonas. Même ma foi ne fut pas assez forte pour me ramener.

7 -

Je ne voyage plus j'apprends la mémoire - à me souvenir du présent des rencontres des lieux - à me rappeler le passé les visages oui les visages et les noms - comment il s'appelle celui qui déjà celui-là et ce qu'il m'a dit qui m'avait tant marqué - je n'en dors plus la nuit - l'amnésie aussi empêche de dormir.

La vie passe le corps fatigue mais les traces visibles ou invisibles empêche le sommeil - le voyage c'est le sommeil - ça tangué ça berce.

Je suis là l'œil fixe conscient et sans sommeil. J'écoute en moi et autour

de moi le monde m'engloutit. J'apprends aussi à vieillir. Non je ne suis plus naïf et je désespère de ne plus l'être, cela devait être si léger !

8 -

Puis la Baleine -

D'abord les rumeurs - un tel aurait disparu dans le ventre d'une baleine géante. Les rumeurs se propagent entre les futures disparus avalés. On n'en parle peu - le plus important est de fuir - jusqu'au fatidique voyage.

Un tel a disparu lui aussi - Ah !

Je disparaissais à mon tour et je reste des jours sans parler me demandant dans quelle mort je suis dans quel purgatoire.

D'autres parlent mais semblent ne pas chercher à me rencontrer, ne pas vouloir forcer cette rencontre, que le geste vienne de moi sans brusquer.

Pourquoi parler quand on croit être mort. De quoi parler quand on est mort : de Dieu ? D'après la mort ? De quelle nostalgie ? Je n'ai aucune envie de m'épuiser à revisiter ma vie. Je suis mort aucun regret - que je puisse enfin dormir.

Et je ne dors pas - et j'ai de plus en plus sommeil. A-t-on sommeil même mort - je ne dors pas de douleur au ventre, de tourments qui ne s'expliquent pas, qui ne trouve pas ses mots - ne suis-je pas soulagé par la mort.

9 -

---

7

Je ne dors pas - je ne suis pas mort. Le sommeil est l'abandon de l'éveil - l'éveil est l'instant de vie contre l'engourdissement mortel du sommeil. Je ne dors pas je ne veux pas lâcher ma vie je ne veux pas abandonner je ne me laisserais pas dessaisir de mon éveil de ma conscience dans le sommeil

Je ne dors pas - je ne suis pas mort si je ne reste pas là figé à croire que je le suis déjà (mort) alors que tout mon corps dit le contraire - il a encore faim de vivre - il résiste mécaniquement et le fera jusqu'au dernier souffle - il tient son rôle malgré les failles il continue - à tort peut-être - s'évertue à me déloger de cet immobilisme qui se persuade en soulagement - personne.

10 -

Je m'égare dans les plis de mon voyage. Il y a des souvenirs qui n'en sont pas, des chemins et des routes reconstitués, des visages repeints, des voix recomposées d'harmoniques courantes. Tout cela est devenu fade avec le temps et les égarements. Ce que j'ai oublié me tient tête, me garde éveillé, m'empêche de ne me satisfaire que du présent. Il me dit que la fuite est encore possible et qu'il ne faut pas. Je ne dois plus être tenté par la fuite. Bien sûr, il y a toujours ces petites fuites, nous ne sommes pas des machines parfaites. C'est aussi la contre partie du don de la vie.

Je suis dessaisi de mon voyage, de mon expérience hors et dans la baleine. C'est et cela restera définitivement inouï à mes encore possibles perceptions.

Dans la baleine il y avait mes terreurs enfouies. Dans la baleine il y avait mes histoires derrière et l'impossible échappatoire devant.

Les terreurs enfouies fabriquent les monstres qui nous engloutissent, cela renverse l'image : nous sommes engloutis par ce que nous enfouissons.

Nous sommes enterrés par ce que nous enterrons.

L'enfouissement total.

---

8

La disparition.

A cette profondeur, il n'y a que les monstres qui puissent agir.

Tout le processus pour en revenir. Ce n'est pas la baleine qui nous digère, notre place est entière dans ce processus qui mène à la liberté. J'ai digéré la baleine à l'intérieur même de son estomac, enfin la baleine qui m'est propre, j'ai mis fin à ma fuite. La machine n'est pas plus efficace, les doutes ne sont pas moindres.

Je regarde furtivement les fragments de ce voyage, j'en déroule le fil à l'infini et à l'infini les scènes s'y répètent, m'énoncent l'absurdité d'y vouloir plus creuser. Il ne m'apprendra plus rien, ce qui m'en échappe n'est pas dans les souvenirs. Il porte en lui une force immémorable, qui échappe tout en étant là, dans l'insatisfaction que le souvenir me procure.

J'ai décrit longuement ce que j'ai vu à l'intérieur, ce dont je me souvenais. Et du voyage rien de précis, peu de descriptions, je ne fixais pas encore les images, je n'avais pas pris conscience de la valeur de la mémoire, de ce qu'elle garde du disparu. Ce n'est pas pour nourrir une nostalgie dévorante. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, juste le souvenir des visages de ma famille, n'ayant pas de photographies, ou encore pour pouvoir nommer tous les pays traversés.

Quelque chose de moi, en moi, m'est complètement inconnu. Je sais qu'il est inutile de continuer et je continue pourtant. Tous ces bouts inexacts, trahisons nécessaires, impossibles à raccorder les uns aux autres, sont voués à l'inachèvement.